

La tribune d'**Élie Barnavi** *

« Divergences de fond, amitié de façade, coopération discrète »

* Historien, chroniqueur et diplomate israélien, ancien ambassadeur d'Israël en France.

C'est un exercice assez singulier auquel *Historia* me demande de me soumettre : jeter un regard personnel, subjectif, « intime » sur les relations franco-israéliennes depuis la création de l'État juif. J'ai relu pour l'occasion les pages que j'ai consacrées à mes relations avec la France dans mes Mémoires (*Confessions d'un bon à rien*, Grasset, 2022). Comment y démêler le point de vue subjectif et passionnel de l'individu et celui de l'observateur, de l'historien, de l'acteur politique ? Autant de « regards » qui déteignent et influent les uns sur les autres, en un kaléidoscope dont la cohérence est un acte de foi plutôt qu'une donnée objective.

Quand j'étais adolescent, les hasards de la vie ont fait de la France ma deuxième patrie culturelle à un moment où sa relation avec mon pays semblait encore sans nuages. Soldat, j'ai endossé un treillis français, j'ai porté fièrement le béret rouge des paras français et j'ai été largué d'un Noratlas français.

Expliquer la France aux Israéliens et vice versa

C'était l'époque où les deux pays écrivaient ensemble une sorte de roman d'amour inédit dans l'arène internationale. Je n'en connaissais pas tous les chapitres mais j'en savais assez pour vivre avec bonheur l'harmonie entre les deux moitiés de mon identité culturelle. Plus tard, j'étais toujours sous les drapeaux lorsque les choses ont com-



JEAN-FRANÇOIS PAGA/OPALE PHOTO

mencé à se gâter. La crise de mai 1967 était passée par là, suivie de la volte-face brutale du général de Gaulle. Cela m'a peiné mais ne m'a pas détourné de la France. Après mes études d'histoire et de sciences politiques à l'université de Tel-Aviv, c'est à Paris que j'ai choisi de faire ma thèse, avec un sujet français : les guerres de Religion françaises.

À mon retour en Israël et à mon alma mater, la France était devenue davantage qu'un amour de jeunesse, un métier. C'est désormais en historien que j'ai voulu comprendre les relations franco-israéliennes. Ainsi, jeune maître de conférences, j'ai organisé un colloque international sur *La Politique étrangère du général de Gaulle* (PUF, 1985). Dans la presse écrite et audiovisuelle, au sein du département des relations extérieures du parti travailliste où je militais à l'époque, dans des conférences publiques, bref, partout où l'on me donnait la parole, j'ai tenté d'expliquer la France aux Israéliens et Israël aux Français. Position inconfortable. D'un côté, les Israéliens ont une fâcheuse tendance à voir dans toute critique de leurs faits et gestes une mani-

festation d'antisémitisme et refusent de comprendre que la politique de leurs gouvernements offre à leurs adversaires des verges pour se faire battre ; de l'autre, les Français confondent volontiers les Israéliens et leur gouvernement. Les uns et les autres ignorent la richesse et l'intensité de leurs rapports. Ambassadeur à Paris, j'ai pu constater l'état de ces rapports, et peut-être tenter de les infléchir. Le moment était particulièrement pénible. Nous étions en pleine deuxième Intifada [2000-2005], l'image d'Israël était en lambeaux, une vague d'antisémitisme, déjà, enflait dangereusement, et rien n'allait plus au niveau des gouvernements. Dans ces conditions, « expliquer » Israël aux Français tenait de la gageure. Je l'ai pourtant fait, abondamment. Utilement aussi ? Comment le savoir ?

En quittant la France, j'ai laissé derrière moi un livre d'entretiens dont le titre dit bien la teneur de cette tribune : *La France et Israël, une affaire passionnelle* (Perrin, 2002). Plus de vingt ans se sont écoulés depuis, et cette affaire-là a beaucoup perdu de sa passion. La « politique arabe » de la France est morte et enterrée faute d'un « monde arabe » doté d'un minimum de cohérence, tandis que Français et Européens s'effacent derrière les Américains dans la quête d'une solution au conflit du Proche-Orient. Les relations franco-israéliennes se sont normalisées. Dans un texte à paraître, moins personnel que celui-ci, je les définissais ainsi : divergences de fond, amitié de façade, coopération multiforme et discrète. On peut regretter le temps de la passion mais cela ne sert pas à grand-chose. Mieux vaut bâtir sur ce qui est plutôt que pleurer sur ce qui n'est plus. ■